

—Non, vous dis-je ; vous voyez bien qu'il n'en veut qu'à cet homme ; est-ce qu'il me mord, moi ? Est-ce qu'il cherche à se jeter sur vous... et sur ces deux hommes ? ajouta le fermier, montrant deux paysans qui avaient quitté leur travail pour accourir sur la route afin de voir ce qui s'y passait.

—C'est juste, vous avez raison, répondit le maréchal des logis.

—Il n'en veut qu'à ce monsieur, continua le fermier, ça se voit bien, puisqu'il voudrait le dévorer. Pourquoi lui en veut-il ? Je n'en sais rien. Mais, bien sûr, ce monsieur lui aura fait quelque chose. Voyez-vous, monsieur le gendarme, les chiens c'est comme les gens, ils n'oublient pas et, quand ils en trouvent l'occasion, ils se vengent.

—Tout cela est très bien dit, mon brave homme, mais comme nous ne tenons pas à ce que votre chien dévore ce voyageur, qui n'y tient pas non plus, vous allez nous faire l'amitié de l'attacher tout de suite derrière votre voiture, avec une corde solide.

Un des paysans prêta main-forte au fermier et Miro eut beau se débattre, aboyer furieusement, il fut traîné derrière la voiture et solidement attaché.

L'homme au bâton s'était empressé de remercier les gendarmes, qui étaient si heureusement venus à son secours, et se disposait à continuer son chemin avec non moins d'empressement.

—Attendez donc un instant, lui dit le maréchal des logis ; que diable, on n'est pas si pressé.

Le fermier revenait.

—Vous, lui dit le gendarme, quel est votre nom ?

—Je m'appelle Verdret, monsieur le maréchal des logis, Jérôme Verdret.

—D'où venez-vous ?

—De Saint-Marcellin, où j'ai conduit des planches de sapin chez M. Dupiot, le gros marchand de bois.

—On connaît M. Dupiot. Maintenant vous allez ?...

—Chez moi.

—Oui, vous retournez chez vous ; mais où est-ce, chez vous ?

—A la ferme des Bergères.

—Je ne connais pas cette ferme ; et vous, Béjard ?

—Connais pas non plus, répondit le brigadier.

—Les Bergères sont à près de trois lieues d'ici, dit Verdret.

—Enfin, vous êtes fermier ?

—Oui monsieur le maréchal des logis.

—C'est bien, je n'ai plus rien à vous demander, mais, d'ici maintenant, quand vous voyagerez sur les grandes routes, prenez soin de tenir votre chien attaché ou en laisse.

—Je regrette ce qui vient de se passer, monsieur le maréchal des logis ; mais Miro ne me suit pas d'habitude, je l'ai lâché ce matin pour la première fois.

Le nom de Miro avait frappé le sous-officier,

—Ah ! fit-il, vous appelez votre chien Miro ?

—Oui, monsieur le maréchal des logis, il s'appelle Miro, et c'est un bon chien, allez, qui a déjà fait parler de lui.

En frisant sa moustache le gendarme parut interroger sa mémoire.

—Ah ! c'est cela, dit-il, je me souviens ; il y a au château de Verdraine un chien du nom de Miro.

—Mais, oui, Miro ; et ce bon chien dont vous parlez, monsieur le maréchal des logis, c'est lui, c'est le Miro que voilà...

—Hein, vous dites ?

—Je dis, monsieur le maréchal des logis, que le Miro que voilà est le chien de Mme la comtesse de Verdraine, qui demeure actuellement aux Bergères avec ses enfants.

Une lumière subite éclaira le sous-officier.

—Oh ! oh ! fit-il en se tournant brusquement vers l'homme au bâton, qui avait tressailli et était devenu très pâle.

—Eh bien, monsieur le voyageur, dit le maréchal des logis, votre chien est attaché, sa fureur n'est pas encore calmée, mais vous voilà tranquille, vous n'avez plus rien à crain-

—C'est vrai, et je vais continuer mon chemin.

Il fit quelque pas. Le sous-officier l'arrêta.

—Pas si vite, monsieur, un peu de patience, je vous prie : je viens d'interroger l'homme au chien, c'est à votre tour de me répondre ; vous savez les gendarmes sont curieux. Comment vous appelez-vous ?

—Jean Castori.

—Vous êtes Italien ?

—Oui.

—Piémontais ?

—Oui.

—Quelle est votre profession ?

—Guide. Du reste, voici mes papiers ; vous pouvez voir que je connais parfaitement les Alpes, les montagnes du Dauphiné et du Jura et que je suis autorisé à conduire les voyageurs.

Le maréchal des logis jeta un rapide coup d'œil sur les papiers du guide, et, les gardant dans sa main, il reprit :

—D'où venez-vous ?

—De la Tour-du-Pin.

—Et vous allez ?

—A Saint-Marcellin où je passerai la nuit, puis je me dirigerai vers Lyon.

—Qu'est-ce que vous allez faire à Lyon ?

—J'y vais voir un de mes frères qui y est établi fumiste.

—Fort bien. Mais dites-moi donc un peu ce que vous avez pu faire à ce chien pour qu'il ait voulu vous dévorer ?

—Mais rien, absolument rien.

—Heu ! heu !

—C'est sans doute la vue de mon bâton qui l'a rendu furieux.

—Un chien très doux, très bon, a-t-on dit tout à l'heure. Non, vous lui avez fait quelque chose, un jour vous l'aurez battu, tâchez de vous rappeler.

—J'ai vu cette bête aujourd'hui pour la première fois.

—Allons, vous ne vous rappelez pas. Mais je dois vous dire, monsieur Jean Castori, que je pense comme le fermier : les chiens sont comme les gens, ils n'oublient pas, et quand ils en trouvent l'occasion, ils se vengent.

Vous allez à Saint-Marcellin, monsieur Jean Castori ; ça se trouve à merveille, car c'est notre résidence et nous allons faire route ensemble, je vous prierai même de vouloir bien vous arrêter un instant, oh ! un instant seulement, à la gendarmerie.

L'Italien regarda le gendarme avec effarement.

—Vous m'arrêtez ! s'écria-t-il, mais vous n'en avez pas le droit, mes papiers sont en règle.

—Sans doute, aussi n'est-il pas question d'arrestation.

Le maréchal des logis mit les papiers dans sa poche.

—Vous gardez mes papiers ? fit Jean Castori.

—Oui.

—Mais...

—Soyez tranquille, je vous les rendrai à la gendarmerie. Et maintenant en route.

L'homme au bâton n'était pas rassuré ; mais bon gré mal gré, il lui fallut se résigner à continuer son chemin escorté par le maréchal des logis et le brigadier de gendarmerie.

Le fermier aussi s'était remis en route, et, pour regagner le temps perdu, il faisait trotter ses chevaux.

Le pauvre Miro n'était pas content.

Cependant le fermier le détacha dès qu'il eut tout à fait perdu de vue les gendarmes.

Le chien aboya et caressa Verdret pour le remercier ; puis, se plaçant au milieu de la route, tourné du côté de Saint-Marcellin, il se dressa, le nez au vent.

—Viens, Miro, viens, lui dit le fermier.

Miro fit entendre une plainte et obéit.

Nous suivrons les gendarmes, qui, arrivés à Saint-Marcellin, invitèrent courtoisement leur compagnon de route à entrer dans un assez grande maison décorée d'un drapeau tricolore et sur la façade de laquelle on lisait :